

## III

Ce n'est pas l'étendue et la variété des domaines parcourus ou un instant occupés par M. Michelet qui est ici une difficulté. On a vu plus d'une fois des esprits embrasser dans leur observation, étreindre dans une conception hardie et large les divers ordres de faits du monde moral ou physique, et c'est même le signe le plus éclatant d'une intelligence véritablement supérieure de ne point scinder les phénomènes humains, d'en saisir le lien intime, les rapports mystérieux, de retrouver par la pensée le secret de leur profonde et vaste harmonie; mais ces esprits font de l'imagination leur puissante et lumineuse complice, ils ne subissent pas son empire comme celui d'une maîtresse tyrannique.

M. Michelet, lui, avec le même goût d'universalité, est justement le contraire de ces esprits; il est le serviteur de son imagination, il la suit haletant dans toutes les aventures où il plaît à cette souveraine fascinatrice de l'entraîner. Savant, il l'est sûrement malgré tout, et il ne faudrait pas imiter les bonnes gens qui ne reconnaissent plus la science, qui lui refusent leur porte comme à un hôte inconnu dès qu'elle ne se présente pas avec la démarche compassée, le geste pédantesque, la physionomie grave et ennuyeuse. Il est des pages de M. Michelet où, dans un désordre apparent et à travers les bizarreries les plus inattendues, le génie d'une époque, le caractère d'un personnage se

rèvelent tout à coup et parlent. Un homme revit dans un trait; un siècle palpite dans une peinture saccadée et à peine ébauchée.

Ce n'est ni la science ni l'observation qui manquent à ce patient et ardent chercheur; mais toutes ces choses qu'il sait pour les avoir étudiées, pour les avoir contemplées face à face, ces éléments premiers rassemblés par une érudition active, l'imagination les interprète, les transfigure, les dépasse et les torture. Ce n'est plus l'esprit supérieur maître de son œuvre, disposant d'une main vigoureuse des éléments qu'il a conquis, les classant, les coordonnant pour en faire sortir la vie comme ferait un Macaulay; c'est l'homme enivré et fasciné qui subit une domination, qui a des lueurs, des caprices, des emportements ou des boutades, et c'est ainsi que tout ce que fait M. Michelet devient une série de fantaisies sur les révolutions humaines, sur l'histoire des animaux, sur la littérature, sur l'art, sur la philosophie morale et les religions.

Asservi et entraîné par son imagination, l'auteur de *la Bible de l'humanité*, si vive et si indépendante que soit sa personnalité, n'a plus la possession de lui-même; il est tout entier à sa création, au sujet qui l'émeut; il s'y absorbe. Son âme, par une de ces transmigrations dont il s'est fait, je crois, une foi, passe dans ces êtres vivants, dans ces choses morales qu'il décrit. Il sait, n'en doutez pas, ce que sent et ce que pense un oiseau. Est-il bien certain de n'avoir été jamais un oiseau? Quand il analyse si curieusement, si bizarrement la nature de la femme,

son tempérament nerveux et ses crises, ses terribles crises, est-il bien sûr de n'en avoir jamais traversé de semblables? Et de même aujourd'hui le voilà Indien dans l'Inde avec le *Ramayana*, Persan dans la Perse primitive, Égyptien en Égypte, Hellène dans la Grèce antique. M. Michelet remue tout cela et le fait vivre, prenant dans ses mains une religion comme un oiseau ou comme une jeune mariée dont il analyse les métamorphoses.

Quand il s'agit du charmant et brillant monde de l'air, je ne dis pas; M. Michelet aura certainement des pages pleines de grâce qui sembleront presque naturelles. Il interrogera le héron rêveur, et il sera un vrai poète en racontant le drame de la vie du rossignol. Quand il s'agit de la femme, de la touchante *blessée*, passe encore, quoiqu'il y eût déjà fort à dire : à travers des détails qui ont une fade et écœurante odeur de clinique, l'auteur saura du moins trouver, en compensation des désagréments qu'il inflige, des observations d'une poétique et ingénieuse délicatesse. Quand il s'agit des religions, c'est-à-dire de ce qui touche au plus profond de l'âme humaine, à la racine des civilisations, le procédé est un peu léger, et on pourrait se demander si M. Michelet n'aurait pas mieux fait d'ajouter à ses poèmes sur les oiseaux, sur les insectes, sur les habitants de la mer, un dernier poème sur une autre classe de créatures vivantes.

Il aurait pu y placer ce gracieux portrait de l'éléphant, le « colérique et capricieux » éléphant formé aux convenances et à la vie civilisée par la toute-

puissance morale de l'Inde ancienne : « Rien n'est plus beau, plus grand pour l'Inde; la victoire fut toute de l'âme. On crut, on dit à l'éléphant qu'il avait été homme, un brahme, un sage, et il en fut touché; il se conduisit comme tel. C'est ce qu'on voit encore. Il a deux serviteurs qui sont chargés de l'avertir de ses devoirs, de le rappeler (s'il s'écartait) dans la voie de la convenance, de la gravité brahmanique : sur son cou, le cornac qui le dirige et lui gratte l'oreille, le gouverne surtout par la parole et l'enseignement; l'autre, serviteur à pied, marchant tout près, d'une voix soutenue, avec mêmes égards, lui inculque aussi sa leçon... » Depuis, « on a fort ravalé l'éléphant »; mais M. Michelet, en allant étudier sa physionomie rêveuse au Jardin des Plantes, n'a pu manquer de deviner que l'intéressant animal, le « mont vivant, » comme il l'appelle, devait songer aux temps où, sur les bords du Gange, il « se replongeait à la grande âme et s'en incarnait un rayon. »

Il ne faut pas demander si en entreprenant ce nouveau voyage d'imagination à travers les époques primitives de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, en remuant toutes ces religions, ces traditions, ces mythologies, ces poésies, l'auteur de *la Bible de l'humanité* a laissé tomber de ces pages colorées et ingénieuses où se retrouve toujours le poète. M. Michelet ne serait plus lui-même, s'il cessait d'être cet esprit impressionnable et hardi qui s'émeut sans effort devant les grandes manifestations humaines, et qui en les contemplant est

instantanément saisi du démon familier de l'inspiration. L'attrait était puissant, ici surtout : c'était la nouveauté de cet Orient lointain à peine connu, que la science de notre temps fait chaque jour sortir de son ombre profonde en découvrant le secret de ses langues, de ses religions. Il en aurait fallu bien moins pour fasciner M. Michelet.

Le vieux monde décidément ne lui a plus suffi, il lui a paru trop étroit; la Grèce visiblement est trop petite, la Judée est sèche; il lui faut les sources primitives, les paysages grandioses de la haute Asie, les sommets sacrés d'où descendent le Gange et l'Indus ou les torrents de la Perse, et à ces torrents sacrés, à ces sources premières, il s'abreuve, selon son habitude, jusqu'à y puiser l'ivresse de l'imagination, jusqu'à oublier tout ce qui ne découle pas de ces régions profondes et merveilleuses de l'Orient.

Écartez cette fascination et ce voile du passé cependant : quelle est la pensée inspiratrice du nouveau commentateur des religions orientales? quel est donc ce livre qui s'appelle de ce nom orgueilleux de *Bible de l'humanité*? Ce n'est point évidemment un livre d'érudition, quoiqu'il soit né à l'ombre de la science moderne. L'auteur décline ingénument cette ambition, et les savants auraient, je pense, beaucoup à effacer, à rectifier ou à éclaircir dans les interprétations de M. Michelet, dans cet exposé tourbillonnant des mythes et des légendes de l'Inde, de la Perse ou de l'Égypte. Ce n'est point non plus un livre de philosophie : c'est le propre de ce talent tout d'intuition et de sentiment de se perdre dans

les idées générales, dans le mouvement abstrait des grands systèmes philosophiques, de ne plus se reconnaître dès qu'il n'a plus une réalité sensible devant lui, des impressions et des instincts humains à faire mouvoir, à personnifier.

Qu'est-ce donc, encore une fois? Cela est bien simple : c'est une œuvre de fantaisie comme toutes les œuvres de M. Michelet, comme *l'Oiseau*, comme *l'Insecte*, comme *la Mer*; c'est un livre de littérature sur les religions, et, considérée comme œuvre littéraire, *la Bible de l'humanité*, sans égaler les précédents poèmes de l'auteur, contient certainement encore de vives et éblouissantes peintures, de pénétrantes et fines analyses. Les magnificences de la poésie indienne, du grand *Ramayana*, sont ressaisies, expliquées et commentées avec l'effusion reconnaissante d'une intelligence qui se sent quelque parenté avec le génie brahmanique. Sur la Grèce, — quoiqu'elle soit *petite*, — sur ses traditions, ses légendes et toute cette germination poétique de dieux qui illumine le ciel hellénique, il y a des pages d'une sagacité inventive et pittoresque.

Quant à la pensée, elle est assez difficile à définir, à moins qu'il ne faille la voir dans cette boutade de l'auteur qui, en quittant les ombrages immenses et les grands fleuves de l'Inde, trouve que « les petits lacs de Galilée » sont assez pauvres, et estime qu'il les *boirait d'un coup*. C'est là au fond, dans une image humoristique, la triste pensée de ce livre, qui n'est plus qu'une vaine puérilité lorsqu'il touche à tout ce qui est chrétien. En réalité, il est fait

pour supprimer, pour évincer tout uniment le christianisme, et ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. Michelet qui, en traçant la généalogie morale de la race humaine, dit avec une naïveté d'inventeur : « De l'Inde jusqu'à 89 descend un torrent de lumière, le fleuve de droit et de raison. La haute antiquité, c'est toi. Et ta race est 89. Le moyen âge est à l'étranger. La justice n'est pas l'enfant trouvé d'hier, c'est la maîtresse et l'héritière qui veut rentrer chez elle, c'est la vraie dame de maison. Qui était avant elle? Elle peut dire : J'ai germé dans l'aurore, aux lueurs des Védas. Au matin de la Perse, j'étais l'énergie pure dans l'héroïsme du travail. Je fus le génie grec et l'émancipation par la force d'un mot : « Thémis est Jupiter », *Dieu est la justice même*. De là Rome procède, et la loi que tu suis encore.... »

Ainsi c'est bien clair : voilà une *Bible de l'humanité* d'où le christianisme est banni comme un étranger. Moyennant cette solution où l'auteur voit le triomphe de la justice éternelle par « l'accord victorieux des deux sœurs, science et conscience, » toute ombre disparaît. Après cela, si la réalité ne ressemble pas au rêve, si le monde en est encore à ses vieilles iniquités, à ses vieux péchés, à ses souffrances et à ses troubles, M. Michelet vous proposera le souverain remède : « qui lit le *Ramayana* est quitte de ses péchés; » vous trouverez dans le *Ramayana* la pureté, l'apaisement, la jeunesse et la force. Franchement M. Michelet, dans sa sincérité bien évidente, a trop souvent de ces passions merveilleuses, de ces illuminations soudaines; trop

souvent il s'écrie : « J'ai trouvé ce que je cherchais... reçois-moi donc, grand poème!.. que j'y plonge!.. c'est la mer de lait!... »

Ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'en l'année 1863, « année chère et bénie, » où pour la première fois il a pu lire le *divin Ramayana*, M. Michelet s'est trouvé, comme ce Vrihaspati représenté par l'art indien, assis sur un lotus, et qu'il s'y est endormi d'un sommeil plein de rêves éblouissants, gracieux et effrénés. Il s'est réveillé brahmane pour offrir son évangile à l'humanité moderne.

## IV

Ce n'est, qu'on m'entende bien, ni l'importance religieuse et littéraire des grandes poésies indiennes, ni l'intervention de la race humaine dans la formation traditionnelle de ses croyances, ni les droits de la science s'appliquant à éclairer, à dégager toutes ces questions obscures et profondes, que je prétends diminuer.

Comment se sont formées les religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Égypte, qui ont précédé le christianisme? Quel est le caractère et quelles sont les évolutions des grands systèmes religieux et philosophiques de la Haute Asie, brahmanisme, bouddhisme ou autres? quelle est la marche de l'idée de Dieu dans ce travail confus? dans quelle mesure l'élément arien et l'élément sémitique ont-ils concouru à la formation de l'Europe moderne? quel est enfin le rapport du chris-

tianisme avec tout ce passé? Ce n'est pas un ignorant comme moi, dirai-je à l'imitation de M. Michelet, qui peut se permettre de trancher ou de remuer ces problèmes, faits pour l'esprit d'un Burnouf, et qu'un Burnouf même ne résout pas. M. Michelet, lui, en avouant son incompetence, avec la nature la moins propre à se plier aux précisions, aux sévérités de la science, va, remue, tranche, s'exalte, raille, et croit avoir mis une lumière là où il a mis une fantaisie d'imagination.

C'est l'humoriste de l'histoire des religions. Par les obscurités où il se débat, par la légèreté agitatrice de ses hypothèses poétiques, il ne fait que raviver d'une façon plus saisissante ce sentiment humble et grave que le spectacle de l'univers éveille chez tout homme sincère : c'est que dans l'étude des choses, dans l'interprétation des phénomènes du monde moral comme du monde physique, la science est beaucoup, et elle n'est pas tout. Son pouvoir n'est illimité qu'en apparence : les bornes redoutables, invincibles, sont encore partout pour elle. Dans son indépendance, elle refuse de reconnaître le merveilleux, le surnaturel, et le surnaturel la poursuit sous d'autres formes, sous le nom de l'extraordinaire, de l'incompréhensible, qui l'environne et la presse.

Oui, sans doute, la science est devenue de nos jours la passion sérieuse et désintéressée de bien des âmes noblement tourmentées du besoin de connaître, et, par un énergique effort tenté sur tous les points, elle a marché à pas de géant. Elle a découvert des lois nouvelles, des propriétés inconnues de

la nature, des affinités ou des combinaisons de races qu'on ne soupçonnait pas. Elle a éclairci la confusion des temps. Elle a trouvé dans l'étude des langues des instruments nouveaux pour pénétrer le secret des civilisations et des religions, et sous ce rapport on peut dire qu'elle a resserré le cercle des faits sur lesquels les Églises se réservaient un droit supérieur d'interprétation, agrandissant ainsi de tout ce qu'elle a soustrait à l'autorité la libre juridiction de l'intelligence humaine. Elle a rétréci le domaine du mystère et de l'inconnu, elle ne l'a pas supprimé, et pour la science, si je ne me trompe, autre chose est de s'étendre autant qu'elle peut, de s'exercer dans sa pleine indépendance, d'imprimer son sceau définitif sur ce qu'elle conquiert patiemment chaque jour, autre chose est de nier ce qu'elle n'a pas réussi à comprendre, ce qui commence justement là où elle s'arrête, au bord de l'infini.

Étendez autant que possible la limite : au delà il reste toujours ce qu'on n'explique plus et ce qui n'existe pas moins, la grande et vague région de l'inconnu. Il est certain que bien des mystères de pur dogme ne sont pas plus incompréhensibles et plus étonnants que ces autres mystères au milieu desquels nous marchons, et que nous arrivons presque à croire tout naturels parce que nos yeux sont accoutumés à les voir se dérouler, parce que nous les coudoyons en quelque sorte. Celui qui n'admet que ce que la science saisit et démontre par ses propres moyens s'est-il arrêté un instant à se considérer lui-même, à s'écouter vivre et pen-

ser? S'est-il demandé comment s'est allumée cette étincelle qui brille en lui, comment se transmet l'existence, dans quel recoin de l'espace se cache cette chose fuyante et insaisissable qui s'appelle le principe de la vie? S'est-il adressé le mot que M. Michelet prête au Persan : « D'où suis-je venu? De mon père; mais le premier père? » N'a-t-il jamais été troublé en contemplant la souveraine et énigmatique majesté du monde qui l'environne? Et croyez-vous que quelques lubies semées sur le connu et sur l'inconnu répondent au redoutable problème?

Vous aurez beau transporter le fils des hommes sur la plus haute montagne, le flatter du don dangereux de la toute-puissance et de l'universelle intelligence, lui dire que les royaumes et les empires sont à lui, que rien n'existe en dehors de ce que sa science peut comprendre, qu'il est lui-même le souverain auteur de toutes les religions indistinctement, du christianisme comme de toutes les autres : le fils des hommes sent sa puissance, il est vrai, mais il sent en même temps sa faiblesse; il sent la borne invisible, et ce qu'il a de grandeur morale tient justement quelquefois à cette borne contre laquelle il se raidit saisi d'une inexprimable angoisse : témoin Pascal, le plus émouvant et le plus noble des êtres pensants.

En réalité, même après avoir lu la *Bible* nouvelle de M. Michelet, et après s'être pénétré de son humanité, le mortel le mieux abreuvé aux grandes sources peut avoir encore quelques doutes. Il se dit qu'il peut certainement surprendre les forces cachées de

la nature, les plier sous sa main intelligente, qu'il peut découvrir des lois et des constellations, produire les combinaisons les plus gigantesques ou les plus gracieuses de tout ce qui existe, et qu'il ne peut réellement créer un brin d'herbe. Quand il étend son regard autour de lui, au-dessus de lui, il se sent de force à expliquer bien des phénomènes, à planter son drapeau sur bien des conquêtes de sa pensée ou de sa science, et voici que tout à coup il s'arrête étonné et muet devant ce fait universel, obstiné, — le mal, la douleur héréditaire, la solidarité dans l'expiation. D'où vient cette loi inexorable et inexplicable qui poursuit la race humaine? Comment se fait-il que celui qui n'a commis encore aucune faute, qui n'a pas même existé, entre dans la vie, où il n'a pas demandé à venir, enfanté dans la douleur et ayant lui-même des larmes pour premier langage?

## V

Ainsi reparait sans cesse l'inconnu, où l'âme humaine plonge de toute la force de cet instinct que la science seule ne satisfait pas, que les religions de siècle en siècle ont cherché à satisfaire par des interprétations toujours nouvelles, variées avec les races, certainement incomplètes et insuffisantes, de l'idée de Dieu, de la nature et de l'homme. Et entre tous les systèmes religieux qui se sont succédé, ce qui fait la puissance du christianisme, c'est que bien évidemment il est l'explication la plus universelle,

la plus lumineuse et la plus profonde de cet ensemble de mystères, c'est que mieux que tout autre il sait parler aux hommes de leurs misères et de leur grandeur.

Ce qui, en dehors des questions historiques qu'on peut agiter, fait du christianisme une doctrine à part, où d'autres doctrines anciennes ont pu venir se fondre, mais qui dans son essence n'est pas seulement le produit de l'imagination humaine, qui se lie dans son origine à l'apparition d'un révélateur divin et suscite invinciblement la croyance, c'est que ses principes sont toute une révolution inattendue et la plus imprévue, c'est que, comme le disait un jour M. Quinet, s'il était possible que le christianisme fût né spontanément dans ce chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de Romains, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis, qui se mêlent à cette époque, si « cette vague multitude, oubliant les différences d'origine, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un même esprit pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste, » c'est le plus « étrange miracle » dont on ait entendu parler, et tel que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là.

M. Michelet, je le sais bien, résiste; il a de tendres et infinies admirations pour les lois de Manou, pour les Védas, pour tout ce qui est persan ou égyptien; il aura beau s'évertuer, il fera du chemin avant de rencontrer quelque chose comme le sermon sur la

montagne, comme ces versets merveilleux dont la fécondité n'est point épuisée, qui retentissent encore à l'oreille de tous les humbles, de tous ceux qui souffrent, qui ont besoin d'être soutenus ou relevés: « Bienheureux ceux qui pleurent, ... bienheureux les doux et les miséricordieux, ... bienheureux ceux qui supportent la persécution pour la justice!... »

L'auteur de *la Bible de l'humanité* a un malheur: quand il en vient à cette époque chrétienne, il ne sait plus guère où il en est après avoir traversé l'Inde, la Perse et la Grèce; tout tourne et danse devant son esprit. Le christianisme lui apparaît tantôt comme « un vent doux, » tantôt comme un « effet de blonde lune où se mêle un reflet affaibli du couchant, » tantôt comme une religion de femme. Il vous dira que la *condition messianique* pour une femme, c'est « d'être âgée, jusque-là stérile. » Le plus clair, c'est que M. Michelet est un homme d'imagination, qui joue avec les religions comme avec les oiseaux, et à qui ne suffisent pas les lacs de Galilée, ces *petits lacs* qu'il boirait d'un coup.

Il a soif, il *halète*, suivant son langage, quand il approche de cette « sèche Judée, » de « ce paysage de cendre, » où l'humanité à tort voit son centre. Le christianisme, chose stérile, « profonde pauvreté et définitive impuissance! » C'est la mort de la nature par la victoire de la grâce, c'est la grande éclipse de l'humanité, le commencement de la décadence. Voilà le moyen âge qui arrive et qui passe comme le feu, laissant une contrée nue et désolée! Que de siècles en vain! M. Michelet reste tout rou-

gissant d'une telle stérilité. Par hasard, on retrouvera bien sur ce chemin des siècles *ceci et cela*, mais si peu ! « Quoi, si peu pour mille ans !... Mille ans ! mille ans, vous dis-je, et pour cette société de tant de peuples et de royaumes !... » M. Michelet a l'effroi rétrospectif de cette fameuse millième année où tout devait périr, et il ne semble pas bien convaincu encore que le monde n'ait pas fini vers cette époque.

Pour moi, je crois que la fantaisie a d'immenses privilèges, mais que c'est vraiment beaucoup pour elle de mettre ainsi mille ans dans une boutade et de se reposer en croyant avoir enseveli sous une pincée de cendre l'Europe chrétienne. M. Michelet fait entrer ici fort légèrement en quelques pages, en quelques traits, ce qu'il déroule dans plusieurs volumes de son histoire. Il n'a plus pour le moyen âge les tendresses qu'il avait autrefois ; il le fuit avec un véritable effroi, comme s'il sentait encore l'ombre de cette époque s'étendre sur notre tête. C'est l'effroi assez peu scientifique d'une imagination qui perd le sens des grandes réalités du passé et qui prend ses visions pour les lois mêmes de l'histoire. Il n'y aurait peut-être aucune présomption à rassurer cet esprit charmant et trop impressionnable sur le danger d'une résurrection possible du moyen âge dans son ensemble. Le moyen âge est mort définitivement, mort dans sa pensée, dans ses institutions, et tout ce qui s'agite autour de nous ne nous prépare guère à le voir renaître.

Ce n'est plus qu'une période de l'histoire évanouie

pour jamais, — et jugé historiquement dans ses œuvres, dans ses agitations, dans ses lois, dans ses arts, dans toutes ses manifestations, le moyen âge n'apparaîtrait pas assurément avec ce caractère d'irréparable stérilité qui met si bizarrement M. Michelet hors de lui. Il apparaîtrait comme une époque de formation puissante et confuse où le christianisme, au lieu de communiquer la mort, donne la vie, et n'est que la forte discipline sous laquelle se recompose et se coordonne un monde tombé en dissolution. Si vous voulez dire que c'est là le passé et que nous vivons dans le présent, que nous marchons vers l'avenir, un avenir inconnu pour nous, comme il l'a été pour ceux qui nous ont précédés, il n'est point tout à fait nécessaire de recourir à de si fantasques images. Ce n'est pas une raison pour que, nouveaux venus d'hier, plus heureux sans doute et plus favorisés, nous allions renier nos ancêtres qui ont été à la peine, qui ont porté le poids d'un âge plus difficile, pour que nous rabaissons la grandeur de l'inspiration qui en fit des hommes nouveaux.

## VI

M. Michelet, je le veux bien, cherche la véritable vie et la vraie loi de la civilisation humaine dans les religions plus anciennes, à la lueur des Védas, au matin de la Perse, sous le soleil de l'Égypte, sous le ciel gracieux de la Grèce. C'est un caprice de littérature. Historiquement et moralement il n'y a qu'un